

Stéphane Demoustier

La Fille au bracelet

2020



PETIT FILM, FRAKAS PRODUCTIONS & FRANCE 3 CINÉMA PRÉSENTENT

ROSCHDY ZEM MELISSA GUERS ANAÏS DEMOUSTIER

AMIE, AMANTE, MEURTRIÈRE ?

LA FILLE AU BRACELET

UN FILM DE
STÉPHANE DEMOUSTIER

♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

AVEC LA PARTICIPATION DE CHIARA MASTROIANNI

UNE PRODUCTION PETIT FILM FRAKAS PRODUCTIONS FRANCE 3 CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE CABAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS LE PACTE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE TAXISHEET DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE CASA RAFA PICTURES BELFIUS RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE- CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONNE-BRUXELLES EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA TA CARRAGADES EN COPRODUCTION AVEC RTBF (TÉLÉVISION BELGE) PRODUCTIONS ATELIER COUTINVA DÉVELOPPEMENT PRODIGEP ANEGDA AVEC CHIARA MASTROIANNI ANNE MERCIER PAUL ASSAÏOU-KIVELER PASCAL PIERRE CARRARINI BRUCE STEFAN VERDET MARIANE CARLA PALLONE MONTAGE BARTHELEMY MAESTRASSI SON EMMAUUEL BONNAI EMMAUUEL DE BOISSIE JULIE BIENTA DIRECTION DE PRODUCTION THOMAS JAUBERT CONTENUITE BÉNÉDICTE KERMADEC (S.A.) DESIGN CATHERINE COSMAE COSTUMES ANNE SOPHIE GLEHILL PRODUCTEUR JEAN DES FORÊTS COPRODUCTEURS JEAN-YVES ROUBIN ET CASSANDRE WARBOUTS

Delphine Chedaleux

UN UNIVERSEL BLANC ET BOURGEOIS

La Fille au bracelet s'ouvre sur une plage : de loin, on observe des gendarmes interpellent une adolescente qui joue avec son petit frère, sous le regard médusé des parents. La suite du récit nous fait vivre, deux ans plus tard, le procès de l'adolescente, accusée d'avoir tué sa meilleure amie dans son lit, le matin précédent son interpellation. L'a-t-elle tuée ? Pour quelle raison ? Sera-t-elle condamnée ? Le mutisme de la jeune fille (Mélissa Guers), énigmatique jusqu'au bout, maintient habilement le suspense dans le huis clos du prétoire comme au sein du domicile familial, zone de liberté surveillée où l'on devine le doute, indicible, sous les visages tirés et les regards soucieux des parents (Roschdy Zem et Chiara Mastroianni).

Mais l'enjeu du film ne réside pas uniquement dans la vérité sur le meurtre ; le procès est aussi le lieu du dévoilement progressif de la vie sexuelle de Lise et de son groupe d'ami.e.s. Il est prétexte à évoquer la sexualité des adolescent.e.s, en particulier à l'heure d'internet et du revenge porn. Le personnage le plus intéressant, une avocate à la voix rauque hantée par les clopes et le MLF (Annie Mercier), plaide avec brio le droit à l'absolue liberté sexuelle des adolescent.e.s face à la jeune procureure réac' (Anaïs Demoustier) dont la voix trop haute fleure plutôt les sorties de messe et la Manif pour tous.

Or le propos du film sur la société contemporaine s'arrête là. Pour le reste, les parti -pris esthétiques et narratifs pourraient se résumer comme suit : ni psychologie, ni sociologie. On ne saura rien sur rien. Rien sur cette famille, son histoire, son ancrage social, la place de chacun.e, leurs rapports intimes. Personne ne parle, ne se touche, ne réagit, ne manifeste la moindre émotion. On comprend facilement le message : l'accusation de Lise a tout suspendu, la joie, les rires mais aussi les conflits, bref, la vie. Mais une fois qu'on a compris ça (c'est-à-dire assez rapidement), l'austérité de la mise en scène apparaît pour ce qu'elle est : un geste esthétique. Et c'est long pour qui ne goûte guère à la contemplation. Aucune émotion ne se dégage du jeu des acteurs : visages impassibles, textes récités à la Brecht, corps figés dans des vêtements sombres. Pas de psychologie donc.

Pas de sociologie non plus : qui sont-ils et elles ? Quels métiers exercent les parents ? (on sait juste qu'ils l'exercent de manière libérale). Quelle est la sociologie du quartier nantais où le drame a eu lieu ? On évoque rapidement les Dervallières (qui jouxte le quartier où réside la famille ? on ne sait pas trop) mais sans rien en dire (des émeutes avaient éclaté dans ce quartier populaire à l'été 2018 après le meurtre d'Aboubakar Fofana par un policier suite à un contrôle). Comment cette géographie et les rapports sociaux qu'elle dessine affectent les relations entre adolescents ? Et pourquoi ancrer l'histoire dans un territoire particulier (l'ouest nantais et sa côte – la Bernerie-en-Retz, où une autre adolescente, Laetitia Perret, avait été sauvagement assassinée en janvier 2011) si ce n'est pour rien en dire, comme s'il n'y avait rien à en dire ?

Bien entendu, je fais semblant de ne pas comprendre le sens de ces choix : le drame (de la mort, de l'adolescence...) est universel. Sauf que l'universalité, ça n'existe pas. En l'occurrence, elle prend ici la forme d'un milieu très favorisé sur le plan économique

1 Voir Ivan Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil, 2016.

et culturel (la famille possède une grande maison principale toute de bois et de verre et dépourvu de tout effet personnel, ainsi qu'une maison secondaire face à la mer avec accès privatif à la plage) et de la blancheur : le père a beau être joué par Roschdy Zem, il s'appelle Bruno Bataille... Pas de doute : on est bien au pays de la fameuse exception culturelle où le cinéma, pour être respectable, doit être aussi déconnecté que possible du social et où la République lave plus blanc que blanc.

